

Lilou Vidal, This Is My Body, My Body Is Your Body, My Body Is the Body of the Word

Valentin Gleyze



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62332>

DOI : [10.4000/critiquedart.62332](https://doi.org/10.4000/critiquedart.62332)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Valentin Gleyze, « Lilou Vidal, This Is My Body, My Body Is Your Body, My Body Is the Body of the Word », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62332> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.62332>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Lilou Vidal, *This Is My Body, My Body Is Your Body, My Body Is the Body of the Word*

Valentin Gleyze

- Il est *a priori* beaucoup question du corps dans *This Is My Body, My Body Is Your Body, My Body Is the Body of the Word*, édité par Lilou Vidal en marge d'une exposition collective éponyme au Delta, à Namur, dont elle était la commissaire. La première partie du titre, « *This Is My Body* », dans l'écho qu'elle offre à l'énoncé performatif de l'Eucharistie (« ceci est mon corps »), redoublé ensuite par deux formules empruntées à des artistes (Ernesto de Sousa et Tomaso Binga) indique cependant d'emblée que le corps convoqué est étendu au-delà de lui seul, et qu'il est d'abord affaire de langage. Le bégaiement du rituel chrétien – dans la répétition insistante du même mot – rappelle certains procédés formels de la poésie sonore et doit faire entendre la place occupée ici par des pensées féministes et *queer* alliant le langage et le corps pour forger des stratégies d'émancipation. De là l'importance donnée dans l'ensemble des essais réunis dans l'ouvrage à une certaine scène féministe italienne des années 1970-1980, où artistes femmes, écrivaines, critiques d'art et militantes se confondent, à l'instar de la figure exemplaire de Carla Lonzi, à laquelle répond tout particulièrement la contribution de Quinn Latimer par son ambition expérimentale (« “Q” di Quadro ou, mon corps à moi, sa ritournelle (ça revient) », p. 16-23). Puis langage proprement dit mis à part, un second ensemble se dégage parmi les œuvres présentées, où le corps se trouve signifié sur un mode indirect, assez proche de ce que Renate Lorenz nomme le « drag abstrait » dans ses écrits théoriques : c'est-à-dire un mode de mise en présence du corps *queer*, en dehors des conventions représentatives pour figurer le corps. Son travail, réalisé en collaboration avec Pauline Boudry, présenté dans l'accrochage, est à comprendre par ce biais, de même que l'œuvre de Felix Gonzalez-Torres (qui figure en bonne place dans les essais de R. Lorenz) ou de Mélanie Matranga par exemple (qui n'y figure pas). L'intérêt de la publication tient plus généralement à ce dialogue qu'elle tente d'instaurer entre deux corpus critiques, en contrepoint d'un choix d'œuvres qui en sont le reflet : d'un

côté des réflexions sur le langage et le corps de la seconde moitié du XX^e siècle, de l'autre des pensées *queer* actuelles, s'essayant à des lignes de généalogies.